

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

pourtant est aussi notre œuvre, à l'intersection chaque jour différente des sphères de nos vies intimes et de l'intime vie du Christ, celles de la communauté rassemblée en ce jour-là, et celle de la longue tradition de l'Église dont témoignent les offrandes, les ornements, ce sanctuaire lui-même où la messe est dite. Ainsi chacune de ces messes quotidiennes a été une expérience, une action, un don différents; on comprend que la somme de tant de souvenirs singuliers, éparpillés, échappe à la confiance.

C'est cela que je veux faire connaître, mais tout éclate de la Messe unique en mille et vingt mille pièces. Tant de messes, en tant de lieux et de circonstances, et d'états d'âme, si je fouille le passé, remontent à la lumière chargées de leurs fruits singuliers. Comment ferai-je pour tout étreindre, retenir et dire! Dès avant d'être prêtre... Faudrait-il commencer avec les naïves profondes impressions de la petite enfance, où déjà brillent d'un éclat séducteur l'Hostie blanche et le calice d'or, mystérieux? Ce serait un poème sans fin.

Eh bien, ce sera! D'autant qu'en évoquant ces prémices, déjà les accompagnent des figures, des fêtes, des cérémonies, des églises, des coutumes, des drames, intérieurs ou publics, et tous les lieux de mon enfance, les maisons, les familles. Au point que je suis en train de découvrir qu'à la messe, en fait, par des traits plus ou moins visibles, a toujours tenu toute ma vie, mon matin, mon midi et mon soir. Mon projet d'écrire sur la messe n'aurait-il que ce résultat, ce choc à la découverte de l'ampleur du fait eucharistique dans ma vie, déjà, mon Dieu, je vous en bénirais. Oui, à l'instant je m'aperçois qu'au fond, parce qu'il a été de tous les âges, de tous les lieux, en tous mes états, c'est lui le principal objet de ma vie, de loin le plus

le marin, hallebarde à la main, devant le poste de commandement, cette citadelle flottante prête à cracher le feu, à couler tout ennemi, portait le signe d'une beauté de tragédie capable d'impressionner fortement les cœurs.

Pourquoi l'enthousiasme, la ferveur, la tentation ne m'ont-ils jamais effleuré d'être marin, officier de marine ! et ne plus vivre que dans cette beauté dont le charme puissant, la surhumaine grandeur m'inondaient de fierté ? Pourquoi la soutane rapée, luisante d'usure, des bons Pères m'émouvait-elle davantage que l'uniforme bleu marine, la casquette de l'officier supérieur et ses galons d'or ?

Quoique papa ait eu pour son métier une passion profonde, sa religion plus grande, sa ferme sagesse le gardaient de nous le proposer comme un rêve, mais plutôt comme un service de sa patrie, certes noble et dans son esprit le premier, le plus beau, tout de même frappé de certaines plaies qui empêchaient de s'en faire illusion. Que pourrait la marine dans un pays qui se livrait à tous les démons d'une République laïque, antimilitariste, jouisseuse et décadente ? Notre père n'avait pas cet orgueil d'exalter son métier parce qu'il était le sien. Au contraire, sa lucidité d'Action française lui faisait prévoir que la Marine serait dans la machine étatique une pièce serve qui ne pourrait se substituer à d'autres, défailtantes, au jour du désastre national. Il servait la France quand même, mais nous disait que la République allait rendre tous les sacrifices résolus pour elle à peu près vains.

Nous écoutions papa. Comme il savait tout, et nous tirait de n'importe quelle difficulté de grec ou de géométrie, et qu'il nous collait sur les chapitres mêmes de géographie ou d'histoire que nous étions en train d'étudier, — *“et alors, Georges, que fit Coligny ce jour-là ?”* Je ne savais pas, il

si profond que je le ressens encore exactement dans mon cœur avec, pour ainsi dire, la dureté de l'acier. C'était celui de l'abbé Fresnay ou Frainet – je ne sais comment cela s'est écrit, je ne l'ai jamais lu dans aucun journal, aucun livre, et je ne lui ai jamais écrit –, notre curé. Rien en lui qui enthousiasmât, pas plus que dans son église, pour des enfants qui ne savent pas déchiffrer le mystère des grandes personnes. Son visage me reste dans les yeux, cheveux blancs, lorgnon, le sourire doux et calme, la langue simple et un peu embarrassée par ce qui pouvait être de la timidité. On ne le voyait jamais à la maison, ou si peu souvent que je l'ai oublié. Peut-être à cause de la condamnation de l'Action Française ? ou parce que c'était le château ? Et puis, ce n'était pas son genre. Il savait se tenir à sa place de curé, qui était à part et au-dessus, avec discrétion, avec dignité. Il vivait dans son église, dans sa cure, dans son jardin qu'il tenait et cultivait, en grande blouse comme les nôtres et chapeau de paille, avec un plaisir évident.

Comment fit-il sur moi une telle impression ? C'est inexplicable. J'ai plus intimement fréquenté les Pères maristes, les jésuites de Brest, les Frères du Puy, religieux de grande valeur et qui m'apprirent beaucoup plus. Lui, c'était... oserai-je le dire, l'avouer ? c'était l'image du prêtre, simplement. Sa manière de faire, de vivre, de nous parler, son maintien digne, honnête, humble, son affabilité pour nous, avec un rien de réserve voulue, c'était le portrait que je devais me faire et qu'un jour je devrais imiter, du prêtre selon le cœur de Dieu. J'aimais... le prêtre. Je ne pourrais rien en expliquer d'autre car je n'ai rien su de plus sur lui. Et je n'ai vraiment mesuré cette emprise secrète sur mon âme que bien plus tard, lorsque, mon idéal une fois atteint, à Anceaumeville, puis dûment installé curé de Villemaur, je

Aïe ! aïe ! ne rêvera-t-il pas d'aimer ainsi, lui aussi, pour se détacher magnifiquement ensuite et immoler ce qu'il aura de plus cher ? Pour mon ami, c'est peut-être un renoncement actuel, je ne sais. Le film nous emporte, à son rythme qui n'est pas celui de la vie. Notre-Dame des Neiges, Akbès en Syrie, et Nazareth où le vicomte de Foucauld est devenu le pauvre jardinier des clarisses, ravi de mener sur les lieux mêmes où vécut JÉSUS, sa vie, sa contemplation des longues nuits et des heures chaudes du jour, ses humiliations. Tout un itinéraire spirituel sur lequel nous reviendrons inlassablement entre nous, que nous imaginerons, que nous désirerons revivre, se déroule comme un rêve dans cette salle obscure, à la trop grande vitesse d'un film qu'on voudrait étirer, arrêter.

Quand le frère Charles de Jésus, prêtre, revient au Sahara, nos cœurs sont conquis, incendiés du désir de suivre l'ermite à la coule de trappiste blanche, retaillée, marquée du cœur rouge et de la croix, son gros chapelet pendant à sa ceinture, au sourire de bonté inoubliable. *Ma vocation à moi je l'ai trouvée*, aurais-je pu dire avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, si j'avais connu alors ces magnifiques paroles... *Je serai moine-missionnaire, ermite au fond du désert, adorateur de Jésus-Hostie, vivante et silencieuse présence de la divine Charité pour les pauvres pâtiens du Sahara*. Et à quelques pas de moi, mon ami se tient le même langage mais je ne le sais pas. Lui, plus mûr mais aussi plus romantique et moins enraciné que moi, vibre au seul amour de JÉSUS qui, dans les cœurs humains les plus passionnés, prend la place de la créature, réclame l'immolation de toute autre affection et appelle à la solitude silencieuse pour le seul bien de sa Présence. Je suis trop épris du drapeau français pour ne pas m'enthousiasmer aussi des

Aussitôt je m'emballe et à mon tour j'entreprends d'y amener mon meilleur ami. Hélas ! dès les premiers mots il éclate de rire :

— Toi d'accord ! Tu adores tous ces machins-là. Mais moi, faire de l'apostolat ? Rends-toi compte ! Tu me vois faire la morale à Grangeon, à Juilliard ? Ils me diraient de me la faire d'abord à moi-même...

Bref, refus ! Et pourtant c'étaient plutôt des battants de son espèce dont la JEC aurait eu besoin, mais voilà, eux, cela les faisait pouffer de rire.

Quand je me rappelle cette entrée soudaine dans la JEC, la manière d'en décider me frappe : je n'avais à demander d'autorisation à personne, je n'avais aucun effort à faire, aucune preuve de bonne volonté à fournir. Dans la société hiérarchique où je vivais, en tout soumis et dépendant, dans ce pensionnat où le Très cher frère directeur décidait de tout, réglait la vie quotidienne, les prières, les travaux et les jeux, où la Congrégation de la Très Sainte Vierge regroupait les élèves les plus pieux, sur désignation du frère Cuminal qui, lui-même, dirigeait les réunions, c'était nouveau et surprenant. Un garçon modeste et de vraie vertu aurait sans doute écrit à ses parents, demandé conseil et permission. Moi, j'acceptai instantanément, flatté de l'inviter, tout émoustillé à l'idée de faire de l'apostolat, et peut-être de me sentir quelqu'un, de jouer un rôle parmi mes camarades, et d'en décider par moi-même ! Goût du fruit défendu ? À peine. De fruit offert et de promotion, et de nouveauté dans le prosaïsme de la vie d'interne. C'était, mais je m'en aperçois seulement, mon premier acte démocratique, mon évasion hors du cadre autoritaire qui avait été le mien jusqu'alors et mon entrée dans l'inconnu d'un mouvement, libre, égalitaire, fraternel, tout en spontanéité et

à mon père l'autorisation de m'engager dans la Légion, où je m'imaginai que je pourrais tromper sur mon âge. Papa me permit avec émotion, mais la débâcle devança nos démarches. J'avais dessiné à la craie sur le tableau de notre classe de première, déserte, une France hexagonale dans un halo tricolore et, en grandes lettres de feu, « *Pour elle un Français doit mourir* ». Ce qui fera plutôt rire les camarades quand ils reviendront en juillet pour passer ce malheureux baccalauréat. Ils n'avaient, dans leurs villages du Haut-Velay, rien vu et, sans doute, rien entendu de la guerre.

Et nous, presque rien. Un matin, on demanda des jeunes gens pour canaliser le flot des réfugiés et les orienter vers les différents lieux d'accueil de la ville. Cela dura des jours et des jours. Nous nous placions chacun à un grand carrefour et nous faisons aller cette énorme masse mouvante vers le Midi, ou vers la Chaise-Dieu, vers les montagnes... Quand nous apercevions un soldat isolé, il nous fallait lui donner l'ordre de rejoindre la caserne où se constituaient de nouveaux régiments. Quelle tristesse ! Quelle détresse ! Une jeune femme, lourde, aux jambes enflées, poussait une voiture d'enfant où elle avait entassé des boîtes de lait Nestlé et, par-dessus, un matelas, du linge, et ses deux jumeaux, joufflus, tout rouges de soleil ! Elle venait comme ça, à pied, de Liège. À midi, nous regrimpions au pensionnat, les pieds brûlés, énervés de notre obsédante faction dans cette foule grouillante de cadavre de France en décomposition, et dans notre grand réfectoire nous aidions les Frères à servir des milliers de repas. C'est dans ce sous-sol où l'on avait installé une radio, que j'entendis la voix du maréchal Pétain annonçant qu'il avait entrepris des pourparlers avec l'ennemi, « *entre soldats et dans l'honneur* », pour cesser le combat et signer un armistice. Je fondis en

de lui entendre dire non. J'entrai, et nous en vîmes vite au sujet principal : je voulais toujours être prêtre, être missionnaire, et moine ! enfin tout comme le Père de Foucauld... En si peu de mots, comme cela paraissait énorme, présomptueux ! Papa m'expliqua qu'il fallait réfléchir, pour mieux connaître les choses de Dieu et s'éprouver soi-même avant de prendre de telles décisions. Il était très ému, autant qu'il convenait à la circonstance historique, mais pas plus, pas assez pour se laisser mener à mes vues, à mes désirs. Il me demanda deux ans d'attente. J'étais si jeune...

– « *Mais, lui dis-je, cela fera deux ans de messes quotidiennes en moins !* »

Alors lui, d'un ton très ferme et très bon :

– « *Mon petit, me répondit-il, à la rigueur on peut être un officier de carrière médiocre !*... Oh ! que cette concession lui coûtait, à lui qui portait si haut sa vocation de marin ! « *Mais un prêtre médiocre, jamais ! Il vaut mieux que tu célèbres la messe deux ans plus tard et que tu célèbres bien, plutôt que de te tromper dans ta vocation par trop de précipitation.* »

Il y avait trop de désobéissances, de caprices dans ma vie quotidienne, et puis tous ces mystères de mon « courrier de ministre », pour que je puisse plaider le sérieux de ma décision et invoquer ma maturité spirituelle ! Je demandai ce que je ferais pendant ces deux ans et papa, comme s'il y songeait pour la première fois, bâtit un projet d'une sagesse qui témoignait au contraire de longues méditations à deux !

– « *Tu pourrais commencer des études de philosophie en faculté; puis peut-être devancer l'appel et faire ton service; tout cela ne serait pas du temps perdu. Ensuite, je te verrais plutôt dans un grand séminaire. Ton oncle Gabriel a fait ses études à Rome, au Séminaire français, et il en a gardé un*

non point aux autres. Faute d'avoir établi cette distinction nécessaire, et dans l'impossibilité de contrarier l'usage, combien de prêtres s'en sont allés répétant que l'Eucharistie est un remède et non pas une récompense, pour tranquilliser des consciences trop justement inquiètes de commettre sacrilège sur sacrilège à seule fin de ne pas se singulariser par leur inexplicable abstention de la sainte communion. Il est pénible de sauver les apparences de l'ordre au prix du Corps et du Sang du Seigneur indignement reçu et profané.

Je devine maintenant la secrète raison de certains abandons. Raboutant des indices impalpables, voilà que se reconstituent les péripéties insoupçonnées alors de la lutte où tel camarade, tel ami a péri. C'est un ballet de péchés, de confessions, pas toujours ! et de communions, les unes sincères, les autres à contrecœur, forcées. Jusqu'au jour où, ne supportant plus l'hypocrisie, l'ignominie d'un tel jeu, le garçon décida de ne plus communier et, sur cette pente de l'abandon, passa à l'autre camp tout entier. Tandis que la machine ecclésiastique, parfaitement réglée, continuait de fonctionner. Je n'accuse aucune loi ni personne. Il y avait là tout de même, au minimum, une bien funeste inertie.

Grâce à Dieu ! Ces graves questions ne m'occupaient pas tous les jours. Il se trouva que je pris mon parti de cette chienne de vie et que je vins à bout de mes difficultés, moment après moment, parce que j'avais la volonté d'être à Dieu, que je désirais communier tous les jours, fût-ce par sainte habitude aux temps où je n'en ressentais pas la faim, et que je préférais remonter la longue allée centrale de la chapelle, au Puy, ou m'en aller sonner au presbytère, à Chónas, plutôt que de rester un seul jour avec un doute sur la conscience. Avec cela, insouciant comme pas deux. Si je

Poignée de main, salut, et me revoilà, comme il dit, à en baver. On crache dans ses paumes, pour mieux avoir sa hache en mains, et *ran !* Les camarades n'ont rien vu, rien entendu ; je préfère.

Dans ma candeur, je m'étonne qu'à travers la coupe, ils soient juste tombés dans mon coin. Quant à cette invisible guide que je ne savais pas, elle me fait chaud au cœur, mais j'en cherche les signes qui ne m'étaient point apparus. Le stage de chefs d'équipe ? Petouze ? Alors là, merci ! Ou peut-être ma désignation au travail d'abatteur ? Oui, cela doit être encore une *faveur* ! Et j'en retrouve du cœur à l'ouvrage. Avoir des chefs qui vous aiment, qui de loin ou de près veillent sur vous, même si c'est de manière rude, c'est bon. Je les revois tous les deux. Le chef Nouvel, aux yeux clairs, à la mâchoire carrée, aux larges épaules un peu voûtées, incroyable douceur alliée à tant d'énergie, lui non plus, je ne le reverrai plus. Avant deux ans, chef d'un groupe de reconnaissance de l'Armée de Lattre, il sautera sur une mine allemande dans les Vosges, le jour même où un mandat d'arrêt devait l'atteindre, pour motif de collaboration avec l'ennemi comme chef du Groupement XI des Chantiers de jeunesse. J'exhume de ma mémoire cette minute rare que j'aime évoquer, pour les faire revivre, eux, mes chefs, jeunes officiers français morts pour la Patrie. Il avait fallu que je vienne au "bagne de Petouze" pour connaître ces héros, et cette minute-là.

Où, c'était dur physiquement. Mais plus encore spirituellement. C'était la première fois et, du moins jusqu'à ce jour, la seule fois de ma vie où l'Église, ses sacrements, ses cérémonies me manquèrent presque totalement. Il n'y avait dans ce campement d'été ni chapelle, ni église proche, point de messe, ni groupe de prière, ni saluts ni chemins de croix.

entendre particulièrement : *Amour sacré de la patrie* ... Cet officier en retraite, placé devant l'autorité municipale, commandant à ces paysans anciens combattants, représentait la patrie, le bien commun aux horizons plus larges, et, bien sentie, c'était l'affirmation du culte de la France dépassant l'idéologie républicaine. C'était sans doute un peu mesquin, un peu pauvre, comme il arrive aux choses et aux gens, pris dans le décor de la vie quotidienne, quand ils doivent personnifier des réalités sublimes et qu'il y a décalage. Mais papa n'en avait cure. Quand on doit entraîner les hommes, on marche devant eux, on porte la tête haute et l'on s'oublie soi-même, dans la pensée des hautes réalités qu'on est appelé, un moment, une dernière fois peut-être, à incarner.

Quand le Maréchal était venu à Vienne, toute la ville et la campagne se pressaient joyeusement dans les rues, et les Légionnaires emplissaient les degrés du théâtre romain, ouvert pour la circonstance. Tandis que la foule scandait comme toujours et partout son inlassable et pesant *Vive Pétain !* papa s'était approché des premiers rangs où étaient les grands blessés de guerre et il avait crié pour être entendu de lui : *Dieu vous protège, Monsieur le Maréchal !* Chaque fois qu'il nous racontera ensuite cet instant, avec une profonde émotion il nous dira cet échange de regards qu'il avait eu avec celui qu'il tenait pour le sauveur de la patrie, et comme il avait été certain d'être compris.

Enfin, n'en pouvant plus de penser longuement, solitaire, à son pays en grand péril d'anarchie, il résolut d'écrire à ses anciens camarades, officiers supérieurs et amiraux en retraite, pour les inviter à faire tous ensemble un acte d'allégeance publique au Maréchal, qui fit obstacle à toutes les dissidences ou du moins, car il n'était pas à ce point